

Chez les Atikamekw, la chasse à l'ours fait partie des activités du calendrier des six saisons rituelles. Vincent Ottawa, 43 ans, chef du campement de Matakan, commence le dépeçage de l'animal attrapé la veille.

45 QUÉBEC

Incursion nature en terres indiennes

A trois heures de route de Montréal s'étendent les terres ancestrales des Atikamekw. Un peuple qui perpétue son mode de vie au sein d'une nature souveraine.

PAR ISABELLE SPAAK (TEXTE)
ET HUBERT HAYAUD (PHOTOS)

Un ours sur le ponton. Un gros nounours allongé de tout son long, la tête entre les pattes telle une peluche géante. L'animal est immobile, comme endormi. Tiède et doux, il appelle les caresses. Seul son regard fixe intrigue. Les yeux ne sont pas de verre, le poil détrempé interpelle. En ronde autour de nous, incrédules qui restons penchés sur la bête tandis que la nuit tombe, nos compagnons s'esclaffent. «Mais oui, c'est Vincent qui l'a tué. En allant poser ses filets, il a rencontré l'ours qui nageait. Il lui a passé une corde autour du cou et l'a noyé!»

Œil bleu qui frise, le rire toujours prêt à partir en cascade, surtout ce soir devant nos mines interloquées,

Vincent Ottawa, 43 ans, un corps à ressorts tout en muscles ramassés, est revenu de sa balade au crépuscule avec le plantigrade occis au fond de son bateau. «Mon père les attrapait au collet. Moi, je les regarde passer. Mais Gil, le "cook", avait besoin d'un ours. Et nos visiteurs seront bien contents d'avoir un tapis. J'ai vu une masse noire dans l'eau. Alors je l'ai attrapé.»

Bienvenue en Haute-Mauricie, à Matakan, campement traditionnel atikamekw aménagé sur un îlot au milieu du lac Kempt, d'une beauté fracassante, niché au cœur des 80 000 kilomètres carrés du territoire de ce peuple ancestral. Nous y avons été déposés comme des princes par un hydravion. Au départ de Laval, banlieue de Montréal, le pilote nous avait prévenus. «Nous volerons plein ouest durant une heure. ●●●





Après le départ de leur hydravion, les voyageurs découvrent le mode de vie des Indiens: chasse, pêche, couchage à la dure et repas à base de viande d'orignal, de truite fumée et de galette cuite aux braises.

●●● Vous apercevrez les faubourgs, les champs labourés, les bois. Au fur et à mesure, de plus en plus d'arbres, de moins en moins de maisons. Puis, plus aucune. Nous y sommes. Soit, par la route, à trois heures à peine de l'aéroport international de Montréal. Un autre monde.

Un lieu où le sort funeste d'un ours fait partie du paysage. Au même titre

que son dépeçage le lendemain sur l'herbe sèche. Les entrailles vidées dans un gargouillement, la fourrure retirée méticuleusement à la pointe d'une lame avant d'être étendue en plein vent sur une sorte de corde à linge. Une vision insoutenable n'importe où ailleurs, mais tout a fait normale, ici, pour les apprentis atikamekw que nous sommes à présent,

dans l'une des onze nations autochtones répertoriées au Québec.

Le «masko atoskaniwon» (chasse à l'ours) figure au rang des activités prévues à l'automne dans le calendrier de leurs six saisons rituelles, sorte de classement des «choses à faire» transmis de génération en génération. Poissons corégone à vider avec Jimmy ? Piégeage des cas-

tors avec Maurice ? Bûches à fendre pour le feu ? Cuisson de la «banik» dans la cendre avec Mireille ? Fumage des truites grises ? Tout au plaisir de redécouvrir la vie au grand air et de nous initier à l'art de vivre traditionnel de ce peuple au charme certain, nous suivons volontiers le rythme, calés sur «l'heure indienne», sans montre, sans horaire. Sauf celui de

Le temps est rythmé par la visite d'un loup ou le cri de l'orignal amoureux

l'hypothétique visite d'un loup, du gracieux spectacle d'un ballet aquatique de castors aux abords d'un barrage, des tentatives d'approche de leur nid – puant – où piaillent en chœur leurs petits, ou l'appel amoureux de l'orignal sous la lune.

À Matakan, chaque journée est une épopée saluée par le «kwe kwe» (bonjour) respectueux d'usage. Chaque soirée, une fête avec les tambours autour de l'âtre. La nuit, un réconfort paisible à l'abri des «jupes à maman», autrement dit le tipi au sol couvert d'un épais tapis de branches d'épinettes odorantes. Nos accompagnateurs toujours prompts à improviser une nouvelle variante du séjour en fonction de la météo, du résultat de la pêche, de leur humeur. Souvent taquine.

La précieuse «eau» sucrée du Canada s'écoule des érables

Un peuple d'environ 6 000 personnes, autrefois surnommées «tête de boule», en référence, semble-t-il, à leur coupe de cheveux au bol. Désormais plus connues sous le sobriquet de «peuple de l'écorce» pour leur relation quasi fusionnelle à la forêt et leur artisanat virtuose: splendides canots, paniers et autres récipients modelés à partir de l'enveloppe superficielle du bouleau.

Ainsi ce délicat réceptacle – le «pikitenakan» – posé au pied d'un érable blessé à sa base par un coin de mélèze affûté au couteau «croche» de Joseph Ottawa, un aîné. Collés à ses pas, nous avons suivi le vieil homme dans les profondeurs craquantes des fourrés pour apprendre à distinguer les matières premières nécessaires – baguette de sorbier, aune, mélèze, cèdre – à la confection du baquet. Les deux côtés de la langue d'écorce furent ensuite pliés sur eux-mêmes à la façon d'un origami japonais, formant un réservoir dans



80 000 km² presque vierges

Le territoire des Atikamekw couvre une superficie grande comme deux fois celle de la Suisse. Il se situe en Haute-Mauricie (province de Québec), une région quasi intouchée couverte de forêts et de lacs.

lequel s'écoule désormais goutte à goutte la précieuse «eau» sucrée emblématique du Canada, le fameux sirop d'érable. La technique n'a pas changé depuis des siècles

La veille, c'était Yvan qui nous avait emmené faire le tour de «notre» île. Mis au monde il y a trente-neuf ans en plein mois d'avril par sa grand-mère et son arrière-grand-mère sous une tente de prospecteur, l'homme ne craint ni le froid, ni les éléments. A coups de hache, il marquait superficiellement certains troncs d'épinettes le long du chemin. «Une habitude transmise par nos ancêtres nomades qui retrouvaient leur route d'une année sur l'autre et recueillaient la sève durcie entre deux passages. Mélangée à de la graisse d'ours, la gomme, dont on portait toujours une bourse à la ceinture, permettait de colmater les canots endommagés. A défaut de ces deux ingrédients, on pouvait aussi percer les petites bulles de poix du sapin baumier pour s'en servir immédiatement.» A son exemple, nous avons fait éclater des bulles avec l'ongle, avant de le regarder s'enduire l'avant-bras d'une poussière rougeâtre: de la poudre de cèdre en décomposition. ●●●



Au XVII^e siècle, les terres de ce peuple de nomades chasseurs et pêcheurs couvraient l'ensemble du bassin du Saint-Maurice. Ici, le lac Kempt, le plus grand de la région.



Appelé «jupe à maman» par les Indiens, le tipi accueille en son centre un foyer ouvert qui sert au chauffage et à la cuisson des aliments. Le sol est couvert de branches d'épinette, un bois odorant et ininflammable lorsqu'il est vert.

La poudre de cèdre sur leur corps a donné le terme «peau rouge»

●●● En brûlant, elle dégage une fumée qui confère une jolie teinte fauve au cuir d'original utilisé pour la confection des mocassins et bourses de peau. Appliquée sur les fesses des nouveaux-nés, elle soigne les irritations. Notre spécialiste des plantes médicinales s'était gaussé. «Peut-être l'explication du mot peau-rouge?» Ancien professeur d'histoire de l'art reconverti en guide touristique, il tient à nous faire l'article sur les richesses de la nature pour que, «en cas de catastrophe mondiale, nous puissions nous débrouiller».

En ce qui le concerne, son plaisir à nous guider relève surtout d'un vital retour aux sources. Car, pour les habitants du village de Manawan, groupe de maisonnettes éparses disséminées en arcs de cercle au bord du lac à trente-cinq minutes à peine en hors-bord de notre campement, l'objectif de cet étonnant projet touristique est double. D'une part, créer des emplois. De l'autre, permettre à la communauté de renouer avec ses racines. «Il y a beaucoup d'injustice historique en ce qui nous concerne, souligne Paul Emile Ottawa, chef du conseil de bande (maire). On dit que Jacques Cartier a découvert le Canada. Ce n'est pas tout à fait ça. Nous étions déjà là avec une certaine forme d'organisation sociale. Les historiens euro-canadiens ont mis

longtemps avant de le reconnaître. Il y a cinq cents ans, les premiers voyageurs ont vu qu'il existait un énorme potentiel en Amérique. On raconte que les colons brisaient des miroirs en mille morceaux pour nous les échanger contre des fourrures. Moi, je dis qu'il est temps de nous regarder dans ces petits miroirs pour voir qui nous sommes vraiment et d'où nous venons.»

A Manawan, le taux de suicide inquiète les travailleurs sociaux

Représentante politique de la nation atikamekw auprès du gouvernement et seule femme à occuper ce poste au Canada, la grande chef Eva Ottawa, 37 ans, insiste sur l'importance du «travail» à faire pour renouer avec «la fierté des origines». Et chez les Atikamekw, cet exercice passe par le bois. «Notre garde-manger, notre pharmacie, notre identité», souligne-t-elle. Le bois est aussi un remède contre la déshérence sociale, le désespoir des hommes qui battent leurs femmes, les jeunes délinquants...

Manawan, aujourd'hui : environ 2 000 habitants, une démographie galopante, 60 % de la population en dessous de 30 ans, 800 élèves en primaire et collège, aucun lycée. Décrochage scolaire, chômage astronomique, et un taux de suicide

chez les préadolescents à faire se désespérer les travailleurs sociaux les plus dévoués. Des drogues dures, des vols, de la violence. Aucun lieu de rassemblement, une épicerie pour unique commerce.

«A la fin du XIX^e siècle, à Manawan – littéralement «là où l'on ramasse les œufs» –, certaines familles pratiquaient l'agriculture et l'élevage, d'autres vivaient de la chasse et de la pêche, rappelle le chef du conseil de bande. A l'époque, l'aide sociale n'existait pas. A la création de la réserve, en 1906, le territoire a été amputé, les compagnies forestières sont arrivées, le gouvernement a financé une école, versé des subventions. L'adage dit que pour tuer un homme, il faut lui donner de l'argent. C'est arrivé ici. Les Atikamekw ont commencé à délaisser leurs activités, arrêter de chasser, de cultiver. Il a fallu des années avant qu'ils ne comprennent leur erreur. Quand ils ont voulu «retourner au territoire», les exploitants étaient tellement bien installés que nous avons été considérés comme des intrus, des indésirables.»

Désormais, deux fois par an, une «semaine culturelle» est organisée où l'on renvoie les enfants dans la nature. Et l'on ne compte plus les histoires de tel ou tel autre parti durant quelques jours dans la forêt pour une cure rituelle avec les aînés. Qu'y font-ils exactement ? Nul ne le sait. Mais, en général, ils en reviennent soulagés des poids trop lourds qu'ils portent sur les épaules.

«Dans la langue atikamekw, chacune de nos paroles renvoie à l'environnement, au cosmos, à la place de l'individu dans l'univers», rapporte Réginald Flamand, l'un de nos guides qui a personnellement tâté de cette remise à flot.

Aujourd'hui, Yvan et lui n'ont pas leur pareil pour raconter les légendes au coin du feu. Ainsi, celle de l'aigle à la vue perçante. Protégé par les Atikamekw, le rapace a valeur de messager chargé de porter les prières des hommes au Créateur, les taches sur les plumes figurant les requêtes. Tout à l'heure sur la rive, un beau spécimen à tête blanche s'est envolé dans le ciel bleu. ■

Isabelle Spaak

SI VOUS DÉSIREZ FAIRE CE VOYAGE

■ **Pour s'informer**
Ministère du tourisme du Québec. Contact : tél. 0 800 90 77 77 (numéro gratuit) et bonjourquebec.com/fr. STAQ (Société touristique des autochtones du Québec) : staq.com.

■ **Pour séjourner**
Sur place, Tourisme Manawan propose des séjours dans la communauté Atikamekw. A partir de 250 € pour 3 j/2 nuits. Contact : tourisme.manawan.com. Dans le cadre d'un

circuit, voir Jetset Voyages (jetset-voyages.fr) ; Comptoir Canada (comptoir.fr) ; Voyageurs au Canada, (vdm.com).
■ **Pour s'y préparer**
Sac de couchage fourni sur place, prévoyez un drap,

des vêtements chauds et des lingettes pour se laver et un maillot de bain en été. Des bottes en caoutchouc garnies d'un chausson en feutre (30 € dans les magasins de sport au Canada) sont conseillées.